

Spiridon de Maroussi

Le 18 janvier 1873, à Maroussi, un petit village de paysans et de potiers situé à une quinzaine de kilomètres au nord-est d'Athènes, Kalomira, jeune femme frêle et courageuse (typique de la région), met au monde son cinquième enfant. Elle a déjà deux filles et deux garçons de son robuste mari, Athanasios, un vaillant

gars du coin, tout aussi typique, musculeux, sec, qui gagne sa vie et celle des siens en allant vendre de l'eau dans la capitale : quatre fois par semaine, il part au lever du jour sur la route de terre poussiéreuse qui mène à Athènes, avec son âne et sa charrette chargée de grosses jarres de terre cuite, rouges, emplies de la bonne eau minérale du village (qu'il paie aux propriétaires de la source), et revient dans l'après-midi, les jarres vides et quelques drachmes dans les poches. La famille n'est évidemment pas bien riche, mais pas misérable non plus : ils exploitent comme ils peuvent quelques arpents de vigne (leur aîné, à onze ans, est

déjà au boulot), ce qui leur permettra bientôt d'acheter un vieux cheval pour remplacer l'âne.

Le bébé qui vient de naître est maigre, osseux, grand et calme. (Ça peut faire peur.) Sa mère choisit de l'appeler Spiridon – c'est un prénom en vogue à l'époque, en Grèce ; et de toute façon, chacun fait ce qu'il veut, c'est trop facile de critiquer tout le temps.

Les bébés de grande taille sont souvent un peu empotés, géants patauds et bancals qui ne tiennent pas debout, mais pas lui : à neuf mois, il marche déjà dans toute la maison, Kalomira passe son temps à lui courir après. Il aimerait bien sortir, il trotte tout droit et seuls les murs l'arrêtent.

Deux mille ans plus tôt, dans la région, ses ancêtres couraient nus comme des vers (et comme des dingues), sous le soleil et les hurlements de la foule.

L'idée de génie de la Pythie

Au début du IX^e siècle avant J.-C. (ça remonte), c'est le bazar dans le Péloponnèse. Les cités se font la guerre pour un oui ou pour un non, pour un regard de travers ou un vase en céramique, les massacres fratricides se succèdent, c'est chacun son tour, et pour ne pas faire de jaloux, la peste s'abat sur tout le monde. Dépité, au bout du rouleau, un certain Iphitos,

roi de la région de l'Élide, se résout à prendre la route, deux cents bons kilomètres, pour aller consulter la Pythie à Delphes – c'est souvent ce qu'il y a de mieux à faire. La star magique, après s'être baignée dans la fontaine de Castalie et avoir mâché quelques feuilles de laurier, s'assied sur son trépied dans le temple d'Apollon, au-dessus du gouffre d'où monte le souffle divin, entre en transe et transmet fiévreusement, tout empli de souffle divin délicieux, quelques paroles mystérieuses aux prêtres du temple. En spécialistes, ils les traduisent à l'intention du roi : « Si tu veux calmer la colère des dieux, la peste et tout le tintouin, il n'y a pas